

Lorsque je pense aux fleurs, je pense d'abord à Sylvia Plath. Son poème *Tulipes* est une manière bien personnelle de dire le bouquet comme métaphore d'un état de santé, image mouvante, presque écorchée, d'une convalescence à l'hôpital.

« Les tulipes sont trop à vif, c'est l'hiver ici.

[...]

Et d'abord ces tulipes sont trop rouges, elles me font mal. »

Sur mon bureau une carte postale d'un tableau de Jacques Linard (1639), un vase de tulipes bicolores qui se trouve au musée des Beaux-arts de Strasbourg.

Curieusement j'associe ces fleurs peintes à celles de Sylvia Plath.

Au printemps 2012, je suis rentrée d'un séjour en Asie qui m'avait captivée et laissée dans un appétit de renouveau, de regard immédiat, une soif de motifs que je voulais trouver désormais à portée de ma main et de mon œil.

Je me souviens qu'un bouquet de printemps, de lys hémérocalle, a joué comme un appel.

Et j'en suis venue aux fleurs. Non pas en bouquets, mais seules, individuelles, contrastées, ayant chacune un caractère propre, une personnalité : lys capiteux et charnus, cyclamens fous et pleins de vitalité, chardons rêches et secs, boutons d'or comme un réseau veineux à fleur de peau, chrysanthèmes superbes et denses, tournesols dans leur déclin, pieds d'alouettes fragiles et voluptueux dans leur verticalité d'un jour.

Toute une année, j'ai peint les fleurs de saison, sans jamais forcer mon regard. Les premiers cyclamens ont jailli fin octobre 2012 ; les derniers, sont la même plante, le même pied de cyclamens, vivant, transformé.

Cette exposition se décline sur cinq saisons : de l'automne 2012 à l'hiver 2013. Un cycle entier et le début d'un autre.

Souvent je me suis laissée prendre par la force des couleurs. Dans un rapport que je n'ai jamais voulu naturaliste, mais plutôt allusif, elliptique, j'ai cherché à rendre cette beauté naturelle.

L'encre de Chine, souvent mélangée à mes encres et aquarelles, m'est apparue comme une nécessité esthétique et essentielle : face à tant de délicatesse, de parfums colorés, il me fallait réduire mes moyens pour aller au plus juste.

Peindre à l'encre, dans le prolongement de mon travail d'Asie, est une manière de poser la question du motif floral débarrassé de la séduction de la couleur. On dit d'un peintre chinois qu'il peut exprimer la suavité rouge d'un coquelicot à travers les nuances de gris et de noirs, et par la touche expressive de son pinceau. Cela m'a toujours impressionnée. Tout comme les compositions audacieuses de Zhu Da.

Dans le bouquet de Jacques Linard, il me plaît à regarder la minutie et la virtuosité avec laquelle le peintre a dégagé ses tulipes bigarrées sur fond noir, et a pris plaisir à développer les aspects formels et chromatiques d'une même fleur.

Mais cette peinture appartient au siècle où fleurissaient les natures mortes, et le noir aujourd'hui peut être utilisé à d'autres fins qu'un simple faire-valoir.

Un bouquet noir de Kirchner vu à Karlsruhe, ou bien les tournesols de Joan Mitchell, qui voulait « transmettre le sentiment d'un tournesol fanant » se sont, depuis, engagés dans d'autres voies.

Poésie encore, une phrase de Mallarmé me vient en tête lorsque je vois, j'imagine, des bouquets simples aux fleurs presque trouées.

« Je dis : une fleur ! [...] et musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. »

Ann Loubert